

LE VAUDEVILLE
EN VENDANGES,
PETIT A-PROPOS VILLAGEOIS

EN UN ACTE,

MÉLÉ DE COUPLETS;

Par MM. DESAUGIERS, MOREAU ET GENTIL;

*Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre
du Vaudeville, le 30 septembre 1815.*

A PARIS;

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre
Français, n° 51.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ

1815.

PERSONNAGES.

Le VAUDEVILLE,
Le père LAJOIE, vigneron,
THOMAS, meunier,
CATHERINE, fermière,
ARLEQUIN, valet du Vaudeville,
Le père BOBI, }
La mère BOBI, } doyens du village,
Premier MÈNESTREL,
Deuxième,
Troisième,
Quatrième,
LA COMTESSE, dame du château,
JACQUOT, savoyard,
MICHELETTE, savoyarde,
GEORGETTE, *idem.*
CLAUDINE, *idem.*
JAVOTTE, *idem.*
SUZETTE, petite villageoise,
MIRLITON, petit garde-moulin,
La mère MORIN, gouvernante,
Le BAILLI,
COR-DE-CHASSE, musicien,
DOUBLE-CROCHE, *idem.*
PIERROT, enfant du village.
PIERRETTE, *idem.*
Vendangeurs et Vendangeuses.

ACTEURS.

M^{lle} Desmares.
M. Saint-Léger.
M. Hippolite.
Mad. Hervey.
M. Laporte.
M. Chapelle.
Mad. Duchauve.
M. Henri.
M. Isambert.
M. Armand.
M. Fontenay.
Mlle Arsène.
M. Séveste.
Mlle Betsy.
Mlle Rivière.
Mlle S.-Aulaire.
Mlle Deville.
Mlle Minette.
M. Guinée.
Mlle Bodin.
M. Edouard.
M. Fichet.
M. Philippe.
Mlle Virginie.
Mlle Chapelle.

La scène est au Val-de-Vire.

LE VAUDEVILLE

EN VENDANGES.

Le théâtre représente un site champêtre ; dans le fond est un coteau sur lequel on est occupé à vendanger. A gauche des spectateurs est la maison du père Lajoie ; à droite sont celles de Thomas et de Catherine.

SCENE PREMIERE.

THOMAS, MIRLITON, VENDANGEURS ET VENDANGEBUSES.

THOMAS, *arrivant.*

Eh bien ! m's amis, ça va-t-il comme vous voulez ? la vendange sera-t-elle bonne ?

SUZETTE.

Aussi bonne qu'elle peut l'être en Normandie ; car l'peu d'vignes que nous avons, c'est le père Lajoie qui l'a planté.

THOMAS.

Ah ! dam ! c'est qu'il faut boire du vin nouveau le premier octobre, le jour de la fête du Val-de-Vire....

MIRLITON.

Ah ! oui, oui, car il fait joliment sauter.

SUZETTE.

Allez, père Thomas, si votre moulin ne se repose pas plus que nos pressoirs, je n'mourrons pas encore de faim ni d'soif cette année.

THOMAS.

Mon moulin ?

Air du Verre.

Mon moulin va comme le vent,
Et comm' de mes bras il n'a qu' faire,
J'venons tel drès en me l'vant,
Vous offrir mon p'tit ministère ;
Car, outre que j' suis bon voisin,
J' préfère, en homm' qui n'est pas bête,
Au vent qui fait tourner l' moulin
Le vin qui fait tourner la tête.

SUZETTE.

T'nez, père Thomas, la main sur la conscience, cony'nez que c'n'est pas seulement pour l'amour du vin que vous venez ici.

THOMAS.

Ah ! j'te vois v'nir , tu veux parler de la belle Catherine, de c'te jeune fermière qui est veuve de son défunt, mort il y a deux ans et qu'tous les biaux garçons du village voudriont remplacer, et qui même a donné dans l'œil au père Lajoie, pas vrai? Elle me s'vient assez...., c'n'est pas l'embarras.

AIR : *Mon père était pot.*

Maugré son p'tit air de fierté
Et ses manières coquettes,
Maugré l' ton dont elle a r'buté
Tous les contenz d' fleurètes,
J'aurions de bon cœur
Dit queuqu' mots d' douceur
A ce tendron farouche,
Si j' n'avions pas eu,
Chaqu' fois que j' l'ons vu,
La bouteille à la bouche.

Mais il n' s'agit pas d' ça.... j' sommes venus pour vous bailler un coup d' main; allons à la besogne.

RONDE.

AIR du *Vaudeville du bouquet du Roi.*

Jeu'n's amans, v'nez sur nos pas
Cueillir la grappe nouvelle;
On presse, on boit, on chancelle,
On tombe et l'on n'en meurt pas.

Sous la treille avec mystère
Quand deux amans s'enivront,
D' l'un Bachus rongit le verre,
D' l'aut' l'Amour rongit le front.

CHŒUR.

Jeu'n's amans, etc.

SUZETTE.

Amant trop mûr ne plait guère,
Raisin vert est un peu sûr;
Moi, qui m'y connais, j' préfère
Amant vert et raisin mûr.

CHŒUR.

Jeu'n's amans, etc.

THOMAS.

Si jamais l'Amour n' m'enivre,
Même pour l' minois l' plus beau,
C'est qu' j'ai lu dans un vieux livre
Que Vénus naquit dans l'eau.

TOUS.

Jeu'n's amans, v'nez sur nos pas,
Cueillir la grappe nouvelle;
On presse, on boit, on chancelle,
On tombe et l'on n'en meurt pas.

(*Au dernier vers Mirliton tombe.*)

THOMAS, à Mirliton.

Es-tu mort ?

MIRLITON.

Au contraire, monsieur Thomas.

THOMAS.

Je l' disais ben.

On reprend.

Jenn's amans , etc.

MIRLITON, apercevant Arlequin.

Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que c'te figure noire qui vient par ici ? (*Toutes les filles s'éloignent par peur.*)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, *une lettre à la main.*

ARLEQUIN.

AIR : Il était un p'tit Moine.

De par mon petit maître,
J'accours bien gai,
Bien fatigué,
Echanger cette lettre
Contre un verre de vin
Tout plein,
Contre un verre de vin.

(*Pendant le couplet précédent, les jeunes filles rassurées se rapprochent et forment le cercle autour d'Arlequin.*)

Ensemble, joyeux drilles,
Trinquons, choquons,
Verres, flacons ;
Avec vous, jeunes filles,
Je trinquerais plus fort
Encor,
Je trinquerais plus fort.

THOMAS.

Qu'est-ce qu'il vient donc nous chanter, ce p'tit mauricault-là ?

ARLEQUIN.

Moricault !

Même air.

Du dieu de la folie,
Ambassadeur
De bonne humeur,
Respectez, je vous prie,
Le seigneur Arlequin,
Faquin,
Le seigneur Arlequin.

LES HOMMES.

C'est un seigneur.

SUZETTE.

Queu dommage qu'il soit si noir !

MIRLITON.

C'est p't être un coup d' soleil.

ARLEQUIN,

AIR : *Oui, noir, mais pas si diable.*

Je suis noir, mais bon diable,

De moi n'ayez pas peur, (*Montrant son habit.*)

Visage plus aimable

Souvent est bien trompeur,

Souvent, souvent est bien trompeur,

Et j'ai sur moi

De quoi

Contenter tous

Vos goûts...

Blauc, signe d'innocence,

Vert, signe d'espérance,

Bleu, signe de constance,

Et jaune...

TOUS.

Ah ! quelle horreur !

ARLEQUIN.

Voyez (*bis*), choisissez (*bis*) la couleur.

MIRLITON.

Ah ! qu'c'est donc drôle ! un habit de toutes couleurs !

ARLEQUIN.

C'est le plus à la mode, à Paris, depuis quelque temps.

THOMAS.

Vous venez donc de Paris ?

ARLEQUIN.

Avec mon maître que je suis partout et qui est derrière moi...
A propos, dites-moi donc, mes bons amis, où demeure monsieur...
monsieur le père Lajoie, le plus gros vigneron de ce village,
à qui je dois rendre ce petit billet ?

THOMAS.

Vous êtes devant sa porte.

MIRLITON, *s'essuyant les mains.*

Et si monsieur le permet je vais le lui remettre moi-même en main propre.

THOMAS.

C'est ça, et pendant c'temps-là j'allons faire rafraîchir la seigneurie de monsieur qui paraît avoir le teint ben altéré...

(*Mirliton sort.*)

ARLEQUIN.

Cé gros joufflu-là n'est pas si bête qu'il en a l'air.

SCENE III.

THOMAS, ARLEQUIN, Vendangeurs et Vendangeuses.

THOMAS, *qui a versé du vin.*

Tenez, monseigneur, avalez-moi ça.

ARLEQUIN, *ayant mis les lèvres sur le verre.*

Dites-moi donc, est-ce du rouge que vous me donnez-là?

THOMAS.

J'n'en ons pas d'autre.

ARLEQUIN.

C'est qu'il me paraît bien verd.

THOMAS.

Ah ! dame, vous n'êtes pas ici à Paris.

ARLEQUIN.

C'est très-bien, mes bons amis, mais je prends le temps comme il vient et ce vin comme il est.

AIR : *Vaudeville des maris ont tort.*

De Nuits, de Bordeaux et d'Espagne,

Si j'ai bu les vins délicats,

Et si j'ai sablé le Champagne,

Mon gosier ne s'en souvient pas.

Du passé je perds la mémoire,

Du présent seul je suis imbu ;

Le mauvais vin que je vais boire

Vaut mieux que le bon que j'ai bu.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE PERE LAJOIE, MIRLITON.

Le père LAJOIE.

Où est-il ! où est-il ? ce cher enfant, que je l'embrasse !

MIRLITON.

Demandez à M. Arlequin que v'là.

(*Arlequin qui boit encore fait signe au père Lajoie d'attendre.*)

Le père LAJOIE.

C'est-il bien sûr que j'allons le revoir ?

ARLEQUIN, *achevant de boire.*

Rien de plus sûr.

THOMAS.

Mais qui donc ça ?

Le père LAJOIE.

Pardine, le petit Vaudeville.

TOUS.

Le petit Vaudeville ?

Le père LAJOIE.

Lui-même.

MIRLITON.

Ah ! tant mieux ! je m'souviens bien de lui. Ma-t-il donné assez de claques ! était-il gentil !

Le père LAJOIE.

AIR : *Ah ! comm' c'est drôle.*

En frappant sur son tambourin
Qu'il était drôle !

SUZETTE.

Quand sa flût' nous mettait en train,
Qu'il était drôle !

THOMAS.

Quoiqu' petit, qu'il était hardi,
Comme il avait l'air dégonrdi !

LES GARÇONS.

Mon Dieu ! qu'il était drôle.

SUZETTE.

Mais à présent qu'il est grandi,
Il doit êtr' ben plus drôle.

Le père LAJOIE.

Ecoutez tous la lettre qu'il m'écrit.

AIR : *Adieu paniers.*

Gais vendangeurs, si de vos fêtes
Je me suis long-temps absenté,
C'est qu'on a souvent répété,
Adieu paniers, (bis)
En fait de chanson, de gaité,
Adieu paniers,
Vendanges sont faites.

DEUXIEME COUPLET.

Quand je reviens de vos goguettes
Partager les joyeux ébats,
Chers amis, ne me chantez pas :
Adieu paniers, (bis)
Vous auriez dû doubler le pas,
Adieu paniers,
Vendanges sont faites.

TROISIEME COUPLET.

Toujours amoureux des fillettes,
Je reviens fêter leurs appas,
Mais ne me diront-elles pas :
Adieu paniers, (bis)
Grâce à Bastien, grâce à Lucas,
Adieu paniers,
Vendanges sont faites !

MIRLITON.

Il paraît qu'il ne vous a pas oublié.

Le père LAJOIE.

Pardine ! est-ce que l'Vaudeville peut oublier le père Lajoie ;
c'est m'n enfant donc.

AIR : Il me faudra quitter l'Empire.

Il prit naissance au milieu d' mes vendanges,
 Sous une treille on fabriqua son lit,
 Des feuil's de vign's lui servirent de langes,
 Avec du vin la gaité le nourrit :
 L'ayant e'vé, moi, j' crois qu'à sa tendresse,
 Dans tous les temps je pourrai me fier ;
 L'enfant toujours revoit avec ivresse,
 Et sa nourrice et son père nourricier.

ARLEQUIN.

Il vous reverra avec bien du plaisir, car son naturel est toujours excellent ; mais son humeur...

Le père LAJOIE.

Est-ce qu'elle aurait changé ?

ARLEQUIN.

AIR d'Arlequin afficheur.

Il voit des seigneurs, des marquis ;
 Dédaignant les humbles chaumières,
 De ceux qu'il chansonnait jadis,
 Il a pris les graves manières.
 En fait de maligne giaté,
 Depuis ce temps il se néglige ;
 Et c'est un grand enfant gâté
 Qu'il faut que l'on corrige.

Je vous dirai même en confidence qu'il pleure quelquefois.

Le père LAJOIE.

Comment il pleure ? sa lettre pourtant n'annonce pas ça.

ARLEQUIN.

C'est qu'il l'a écrite à un quart de lieus d'ici, et l'air de la campagne lui a déjà fait du bien.

SUZETTE.

Ah ! monsieur Arlequin, est-ce que nous ne le verrons pas bientôt ?

ARLEQUIN.

Si je ne vais pas au-devant de lui, je ne répons de rien, car un petit nez retroussé, un petit œil fripon, un petit.... que sais-je moi.... ; il n'en faut pas plus pour le retenir. (*A Suzette*).
 Jugez donc, s'il vous trouvait sur son passage, il pourrait bien ne revenir que demain.

SUZETTE, à part.

Je ne le trouve plus si laid.

ARLEQUIN.

AIR : A soixante ans on ne doit pas remettre.

Au Vaudeville, Arlequin va bien vite
 Dire l'accueil qu'il a reçu de vous ;
 C'est à regret, mes amis, que je quitte
 De si bons cœurs, et des attrait's si doux.
 Mais il le faut, et j'aurai, je vous jure,
 Ainsi que vous, désirant son retour.

Le Vaudeville en vendanges.

(Aux hommes.)

Pour m'éloigner, les ailes de Mercure,

(Aux filles.)

Pour revenir, les ailes de l'Amour.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, excepté ARLEQUIN.

Le père LAJOIE.

Quand je vous disais que le mois d'octobre était l'plus l
d' l'année.

THOMAS.

Sûrement, puisqu'il nous donne de bon vin, de bons fruits et
de bons amis.

AIR : *C'est la petite Thérèse.*

Célébrons du mois d'octobre
Les plaisirs et les bienfaits ;
Dans ce mois-là le mot *sobre*
Doit cesser d'être français.
Vers la treill' tout l' monde s'ach'mine ,
On s'entr' aide et l' plus malin ,
Par amour pour la voisine ,
Fait la b'sogné du voisin.

Le père LAJOIE.

Y a d'autr's vignes à Cithère ,
Et c' qui m'a toujours charmé ,
C'est qu' plus d'un propriétaire
Récolt' sans avoir semé ,
Et, par un' manie étrange ,
Las d'un facile butin ,
On néglige sa vendange
Pour grapiller chez l' voisin.

Même air.

Quand r'viendra ce temps prospère ,
Cet âge d'or si regretté ,
Où sans procès et sans guerre
On n' luttait que de gaité ,
Où chacun mettant sa nappe ,
Et s' bormant à son raisin ,
N'allait pas mordre à la grappe
Dans la vigne du voisin ?

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

MIRLITON.

Tiens, qu'est-ce que j'entends donc encore là ? J'crois ma fine
que c'est lui. J'le reconnais à son petit turlututu ; (à une vendan-
geuse) pas vrai, mam'selle, qu'c'est lui ! Ah ! comme la mère
Bobi l'embrasse.

THOMAS.

Et l'bailli qui lui tappe sur l'épaule, ah ! mon Dieu ! ils vont
l'étouffer, c'est sûr ; allons au-devant de lui.

AIR du tambourin final des vendangeurs.

Proprons au Vaudeville
 Par nos joyeux cris,
 Et par nos ris,
 Qu'ici, comme à la ville,
 Il a des amis.

Le père LAJOIE.

Au plus joyeux des drilles,
 Jenu's gèns, versez tous
 Ce jus si doux.
 Quant à vous, jeunes filles...

LES FILLES.

Qu'il se r'pos' sur nous.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Proprons au Vaudeville, etc.

SCÈNE VI.

LE PÈRE LAJOIE *seul.*

Ah ! ça mais, j' pense à une chose ; si pendant qu'ils m' laissent seul, j' profitions d' ça pour savoir de madame Catherine, si elle se décide... Oui, mais c' t'enfant qui nous arrive, et que j' n'ai pas vu d' puis si long-temps.... Stapendant j' aimons ben aussi la p'tite voisine.... et puis au bout du compte, j' pourrai voir l'un d' vant tout le monde, au lieu qu' l'autre, je tiens à la voir en particulier et j' n'en ons pas toujours l'occasion. Allons, allons, c' est dit, faut que j' sache son *ultimatum* sur not' mariage.... Il n'y a plus de mais, de si, de car qui y tienne ; j' voulons en finir, et morgué m' est avis qu' un luron comme moi serait aussi ben son fait que son bourru de défunt qui ne respectait rien... que son sommeil.

AIR : *Bell' Meunière, si tu n' veux pas moudre.*

Catherine, outre qu'elle est sage,
 Possède un bien des plus charmans ;
 Mais l' terrain, grâce à son veuvage,
 Ne produit rien depuis queuqu' temps.
 A c' te négligenc' faut un terme ;
 Moi j' travaill'rais matin et soir,
 Bell' fermière, à quoi t' sert ta ferme,
 Si tu ne la fais pas valoir ?

(*Il voit Catherine sortir de chez elle.*)

La v'là qui vient de ce côté, tant mieux j' li parlerai sans qu' ça ait l' air d' un fait exprès.

SCENE VII

LE PERE LAJOIE , CATHERINE.

CATHERINE.

AIR : La Fille au coupeur de paille.

Quel plaisir dans son ménage
De faire sa volonté !
On n' sent qu'après l'esclavage ,
Tout l'prix de la liberté.
L' rossignol attristé.
Ne chante plus dans sa cage,
C' n'est qu'au milieu des champs
Qu'il r'trouve sa joie et ses chants.

Le père LAJOIE.

Mais songez donc , gentille fermière , qu'avec ma gaité j' vous
apporté encore un' petite fortune qui vous dédommagera ben...

CATHERINE.

D'un second esclavage ? jamais...

Même air.

Je ne connais point de chaîne
Qui puisse offrir des douceurs ;
Nous supportons avec peine ,
Même une chaîne de fleurs.
Qu' nos époux soient grandsurs ,
C'est d' fer que devient la chaîne ,
Sont-ils rich' ? un' chain' d'or
Est bien plus pesante encor.

Le père LAJOIE.

Mais qui est-ce qui vous a dit que j'étais riche ?

CATHERINE.

Pardine , vous-même , quand vous m'avez demandé ma main ,
dimanche dernier , contre l'escarpolette.

Le père LAJOIE.

J'ons vu qu' vous balanciez , moi , et j' vous ons conté ça pour
vous décider.

CATHERINE.

Comment , voisin , vous m' trompiez drès avant l' mariage ? Eh
ben ! v'là d' belles dispositions , ça promet. Ah ! vous n'êtes pas
riche ?...

Le père LAJOIE.

C'est-à-dire , si fait , je l' suis.

CATHERINE.

Tâchez donc de vous entendre , vous l'êtes , vous ne l'êtes pas.

Le père LAJOIE.

Dame aussi , c'est qu' vous m' tarabustez , madame Catherine.

CATHERINE.

Voyons, qu'êtes-vous ?

Le père LAJOIE.

J' si s amoureux.

CATHERINE.

Amoureux, vous. Vous ne faites que chanter, manger, boire et dormir. Ce n'est pas comme ça qu'on aime, père Lajoie.

Le père LAJOIE.

Eh ben ! c'est c' qui vous trompe, mame Catherine.

AIR des deux Hermites.

Je chant' jusqu'à c' que l' jour s'achève,
 Parc' que vous aimez un gai r'frain,
 Et je dors du soir au matin,
 Parc' que j'vous vois toujours en rêve.
 J'bois sec, mais c'est à vot' santé,
 Sans ça l' vin n'a rien qui m'amorce,
 Et je n'mange bien en vérité
 Qu' pour vous aimer avec plus de force.

CATHERINE.

Vous n' mourrez pas d'amour, v'là c' qui m' console.

Le père LAJOIE.

J' compte ben la-dessus ; mais il me faut un' réponse.

CATHERINE.

J' vous la frai à mon retour de Paris.

Le père LAJOIE.

Est-ce que vous songez toujours à ce voyage-là ? Me v'là joli garçon ! Vous n' pensiez déjà pas trop à moi ; jugez donc, quand vous s' rez-là....

CATHERINE.

Écoutez donc ; c'est qu' si jamais la fantaisie m' prenait de d' venir vot' femme, vous n' voudriez p' têt' plus m'y laisser aller.

Le père LAJOIE.

Vous me laissez-donc encore un peu d' espérance ?

CATHERINE.

Est-ce qu' une femme peut jurer de rien. Et ben, mieux qu' ça, c'est que si j' vous éponsais j' m' ettrions dans l' contrat que j' voyagerions ensemble six mois d' l' année.

Le père LAJOIE.

Pourquoi pas douze ?

CATHERINE.

Ma fine....

AIR : Vaudeville du petit Courier.

J' n'ai presque rien vu jusqu'ici,
 Prisonnière dans mon ménage,
 Je n'ai pas quitté mon village
 Du temps d' feu mon premier mari.

Voyager est ma fantaisie ;
 On dit que le monde est si beau !
 Et puis quand une veny' se r'marie
 C'est pour voir quenqn' chose d' nouveau.

Le père LAJOIE.

Tout c' que vous pourriez voir d' nouveau vaudrait-il l'ombrage
 d' nos arbres, la fraîcheur d' nos prés, et la couleur d' nos vignes ?

CATHERINE.

J' convenons ben que tout ça est charmant ; mais écoutez donc,
 voisin....

AIR : *Ninon chez madame de Sévigné.*

Toujours voir des arbres et d' l'herbe
 C'est trop ennuyeux, sur ma foi ;
 Et puis comm' dit un vieux proverbe,
 On n'est pas prophète chez soi.
 Les villageoises semblent être
 Comme les fleurs de leur pays....
 Si la campagne les voit naitre,
 Elles ne brillent qu'à Paris.

Le père LAJOIE.

Mais là, franchement, vous qu' êtes un tantet coquette, savez-
 vous ben qu' dans c' Paris, vous n' seriez point la plus belle, comme
 vous l'êtes ici ?

CATHERINE.

Ni la plus laide.

Le père LAJOIE.

J' n' dis pas ; mais encore faut-il ces magnières, ces mines, ce
 genre d' la ville.

CATHERINE.

C'est d' la comédie tout ça, et je n' la jouerons pas plus mal
 qu'une autre. Est-ce que j' n' ons pas vu madame la comtesse
 quand elle vient passer trois ou quatre mois de l'été au château ?
 est-ce que j' n' ons pas r'marqué comme elle reçoit son monde ?
 T'nez, supposez qu' vous soyez un beau monsieur, un joli garçon.

Le père LAJOIE.

Ah ! bah ! j' n' entendons rien à toutes ces giries-là, nous.

CATHERINE.

T'nez, regardez-nous. (*Elle exécute ce qu'elle chante.*)

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Dans un salon lorsqu'on s'avance,
 C' n'est-i pas de c'te façon-là ?
 Et quand on fait la révérence,
 N' s'y prend-on pas comme cela ?

Puis avec grace,

Quand on prend place,

Ne v'là-t-il pas

Comme on pose son bras ?

N' este' pas la comme

On r'çoit l'jeune homme

Qui vient niais'ment

(*Minaudant.*)

Vous conter son tourment ?
Allez, quoique j' n'ayons vu guère
Que le clocher de not' pays, >
Tout c' que font les dames d' Paris
J'suis en état de l' faire.

Le père LAJOIE, à part.

Elle est gentille tout d' même. (Haut.) C'est qu' c'est ben ça.

CATHERINE.

Quand j'vous l' dis. (On entend la ritournelle de l' air suivant.)
Tiens, qu'est-ce que c'est donc que ça ?

Le père LAJOIE.

Pardine, vous m'aviez tellement partroublé la cervelle, que
j'avions oublié d' vous l' dire; c'est l' petit Vaudeville qui vient
d'arriver.

CATHERINE.

Comment c' petit garçon si gentil qui nous faisait si ben danser
sous l'ormeau avec son galoubet ?

Le père LAJOIE.

Jusé.

CATHERINE.

Eh ben ! puisqu'il est ici, je n' pars plus, et j' cours au-devant
de lui.

Le père LAJOIE.

Vous n'irez pas bien loin; car le v'là avec tous nos vendangeurs.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LE VAUDEVILLE, THOMAS, MIRLITON,
ARLEQUIN.

CHŒUR.

AIR : *Enfans de la Provence.*

Amis du vaudeville,
V'nez le voir sous l'ormeau;
Il quitte la grand' ville,
Pour not' petit hameau.
Il est fidèle à son berceau (bis),
Voilà, voilà du fruit nouvea-.

LE VAUDEVILLE.

Dans les beaux jours d'automne,
Assis sur une tonne (bis),
Le luth en main,
Je veux (bis) vous mettre tous en train.
Joyeux lurons,
Nous danserons,
Boirons,
Et chanterons
Sur nos pipeaux
Refrains nouveaux

Fraisés dans vos
Caveaux ;
Cher amis sur le tambourin
Jurez guerre au chagrin
(*Tous étendent la main vers le tambourin.*)

CHŒUR GÉNÉRAL :

Amis du vaudeville, etc.

Le père LAJOIE.

Mais mon garçon, dis-moi donc, quel est l'bon vent qui t'amène ?

LE VAUDEVILLE.

AIR : *Tout ça pousse, tout ça passe.*

Vous savez comme antrefois
Je fréquentais les guinguettes ;
Si je reviens dans le mois
Où l'on remplit les feuillettes :
C'est que j'aime les goguettes,
Et que dans ces doux instans,
Le raisin et les fillettes,
Tout ça s' presse (*ter*) en même temps.

(*Le Vaudeville prend la fermière dans ses bras, et Arlequin en fait autant de Suzette.*)

TOUS.

Tout ça s' presse (*ter*) en même temps.

SUZETTE, à Arlequin.

Eh bien ! monsieur, que faites-vous donc là ?

ARLEQUIN.

Tel maître, tel valet.

Le père LAJOIE.

Comment ! le seigneur Arlequin est un domestique ?

LE VAUDEVILLE.

Et mon compagnon de voyage.

AIR, *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

Pour circuler de ville en ville,
Et pour s'égayer en chemin,
Apprenez que le Vaudeville
Ne peut se passer d'Arlequin.
J'aime sa gaité naturelle,
J'aime son air doux et calin ;
Il me suit comme un chien fidèle,
C'est vraiment mon petit Carlin. } (*bis.*)

CATHERINE.

C'est c' que je m'étais déjà laissé dire par des messieurs qui r'venions d' Paris. A propos d' ça, monsieur l' Vaudeville, comment va votre petit établissement, où l'on prétend que vous débitez d' si jolies choses ?

LE VAUDEVILLE.

Je ne me plains pas de mes habitués, j'espère les revoir bientôt ;

mais j'ai profité de quelques jours de liberté, pour venir embrasser mes vieilles connaissances.

AIR du Calif de Bagdad.

De ma maison un peu vieillie,
Au moyen d'un léger vernis,
Je rajeunis la galerie
Où j'appelle tous mes amis....
Et pour mes esquisses nouvelles,
Désirant de joyeux modèles,
Riches de grace et de couleurs,
Je viens revoir les vepdangeurs.

CATHERINE.

Ah ! j'vois c'que c'est.

AIR : Voulant par ses œuvres complètes.

Pour mieux attirer la pratique,
Com' plus d'un marchand en crédit,
Vous fait' repeindre la boutique
Où c'que vous vendez de l'esprit :
Mais pour que l'magasin prospère,
N'ayez qu' des pièces d'un bon choix ;
Le chaland ne r'vient pas deux fois
Quand on l'attrape la première.

Le père LAJOIE, *au Vaudeville.*

Mon garçon, fais ton profit de c'que te dit la fermière, c'est que j'sais d'tes nouvelles, vois-tu ; on prétend qu't'es d'venu fier et même un peu triste.

LE VAUDEVILLE.

Moi ! rien n'est plus faux, demandez plutôt à Arlequin.

ARLEQUIN, *relevant son chapeau.*

Quel est le sot qui a osé dire que nous n'étions plus gais ?

MIRLITON.

Pardine, il est bon là ! c'est.... (*Arlequin lui donne un coup de batte qui lui coupe la parole, et il se sauve poursuivi par Mirliton.*)

S C È N E I X.

LE VAUDEVILLE, LE PERE LAJOIE, CATHERINE;

Le père LAJOIE.

AIR : Fille avant le mariage.

J'vous l'répèt', monsieur l'Vaudeville,
Si j'crois e' qu'on ma raconté,
Vous avez dans c' grand'ville
Un peu perdu d'vot' gaité : (bis)
J'vous ai vu fils de Grégoire,
Gai, pliquant tout-à-la-fols,
Chanter l'vin, l'amour, la gloire ;
Mais on dit que moins grivois,
Ça n'va plus (*ter*) comme autrefols.

Le Vaudeville en vendanges.

LE VAUDEVILLE.

Peut-on chanter une ronde,
 Au son bruyant de l'airain ?
 Est-ce quand le tambour gronde,
 Qu'on entend le tambourin ?
 Les cris guerriers de Bellonne
 Etouffaient ma faible voix ;
 Mais du repos l'heure soûne,
 Et sous de plus douces lois,
 Ça r'viendra comme autrefois.

Mais vous qui parlez, père Lajoie, avez-vous toujours chanté dans ces derniers temps ?

Le père LAJOIE.

Toujours, mon garçon, parce que je n'ai jamais oublié mon origine, moi.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Je descends d'un Foulon de Vire,
 De cet olivier Basselin,
 Qui dans un aimable délire
 Fredonna le premier refrain ;
 La gaieté fut l' seul apaisage
 Qu'il transmit à ses descendants,
 Et j' veux qu'un si bel héritage
 Arrive intact à mes enfans.

CATHERINE riant.

Vos enfans, mon voisin ?

Le père LAJOIE.

J'aimerais bien mieux dire les nôtres, voisine.

LE VAUDEVILLE.

Comment, père Lajoie, est-ce qu'il serait question de mariage entre vous deux ?

CATHERINE.

C'est un projet en l'air...

Le père LAJOIE.

Qu'j'espère ben n'pas laisser tomber, et te v'là arrivé comme un fait exprès pour assister à nos noces et à la fête du pays.

CATHERINE.

C'est qu'c'est un' jolie fête celle-là, qui r'monte plus haut qu'la mère Bobi, la grand-mère du père Lajoie et la doyenne du village: on y vient d'plus de cinquante lieues à la ronde, et j'y avons des violoneux, des vielieux, des escamoteux, des ménestrels; bah ! est-ce que j'saismoi !...

LE VAUDEVILLE.

Des ménestrels ! je dois les connaître.

Le père LAJOIE.

C'est possible... les plus jeunes et les plus jolis des garçons des environs.
(On entend une ritournelle.)

CATHERINE.

Ma fine, je crois qu'les v'là. *(Ils vont voir à la cantonade.)*

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, LA MÈRE BOBI, LE PÈRE BOBI appuyé sur une canne de vigne.

Le père et la mère BOBI.

AIR : *Aimable jeunesse.*

J'accours tout en nage,
Partout sur notre passage
On nous dit qu' dans ce village
Le Vaud'ville est arrivé,
Et c'te bonne nouvelle
Rend à mon pas qui chancelle
La force dont, trop cruelle,
La vieilles l'avait privé.

LE VAUDEVILLE, passant entre le père et la mère BOBI.

Qu'ici tout renaisse,
Etant avec la jeunesse,
Mêlez à ses chants d'irresse
Vos tremblantes voix;
De votre vieillesse
Oubliez le poids.

Le père et la mère BOBI.

V'là ben son visage,
L'fripon n'a pas l'air plus sage
Qu'il n' l'avait dans le village
Quand il y fut élevé.

CHŒUR.

Et c'te bonn' nouvelle
Rend à mon pas qui chancelle
La force dont, trop cruelle,
La vieilles l'avait privé.

Le père LAJOIE et CATHERINE.

Et c'te bonn' nouvelle
Rend à leur pas qui chancelle
La force dont, trop cruelle,
La vieilles l'avait privé.

La mère BOBI.

Comme le v'là grandi ce cher enfant !

LE VAUDEVILLE.

Moi je ne vous trouve pas changés du tout.

La mère BOBI.

Cependant, mon garçon, nous ne sommes pas d'hien.

Le père BOBI.

AIR : *D'Instant qu'on nous mit en ménage.*

Quatre-vingt-dix ans, v'là mon âge.

La mère BOBI.

Et moi j'en ai quatre-vingt six.

Le père BOBI.

Nous somm's dans not' vieux ménage
D' nouveaux Philémon et Baucis,
Sur la fin (*bis*) de notre carrière,
Ah ! qu'il m'est doux de te revoir !
Y a si long' temps qu' dans not' chaumière,
L' plaisir nous a souhaité l' bon soir !

Le père et la mère BOBI.

Ah ! qu'il est doux de te revoir !
Y a si long-temps qu' dans not' chaumière
L' plaisir nous a souhaité l' bon soir.

Le père BOBI.

Je lis pourtant encore sans lunettes.

LE VAUDEVILLE.

Mais vous ne marchez pas sans bâton ?

La mère BOBI.

C'est vrai, il lui en faut un ; mais il l'a choisi de son goût.

CATHERINE.

Il a pris un cep de vigne.

Le père BOBI.

C'est bien naturel.

AIR du vaudeville de Turenne.

Dans l'art de boire passé maître,
Je vois s'éteindre ma vigneur,
Et j' dis qu'un cep d'vigne doit être
L' bâton d' vieillesse d'un buveur ;
Puisque sa liqueur enivrante
N' m'a pas moins affaibli que l' temps,
Il pent ben soutenir dix ans
C' lui qu'il a fait chanceler cinquante.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, THOMAS.

THOMAS, *accourant.*

Oh ! eh ! oh ! eh ! v' là la bande joyeuse qui nous arrive.

CATHERINE.

Qui donc ?

THOMAS.

Pardine, des ménestrels comme j'en voyons tous les ans.

LE VAUDEVILLE.

Allons au-devant d'eux.

THOMAS.

Oh ! c' n'est pas la peine, car les v' là qui v' nont par-ici.

AIR : J' commençons à m'apercevoir.

Ces ménestrels chant' t' tour-à-tour,
L' un les plaisirs du verre,

L'aut' la gloire d' la guerre,
L'autre les charmes de l'amour,
L'autre en extase,
D'un air d'emphase (bis),
Parl' d'un monsieur Pégase,
N'a dans la bouche qu' Apollon,
Et je n' sais quel sacré vallon
Ils vont à gauche, à droite, en large, en long;
Mais c' lui qu' j'aime mieux croire,
C'est c' lui qui dit qu' faut boire.

CATHERINE, *regardant la cantonade.*

Ah ! les beaux messieurs ! courons ben vite nous pomponner et invier la dame du château à nous faire l'honneur d' assister à la fête comme alle fait tous les ans. *(Elle sort en courant.)*

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS excepté CATHERINE, les quatre MÉNESTRELS, une partie du village.

CHŒUR DE MÉNESTRELS.

AIR *du vaudeville de la Famille Moscovite.*

Fils de la gloire et du plaisir,
Dont le délire
En tout temps nous inspire
Partout où l'on peut les saisir,
On nous voit toujours accourir.

PREMIER MÉNESTREL.

Amans des belles,
Favoris de Mars,

DEUXIÈME MÉNESTREL.

Toujours fidèles
A leurs étendards.

TROISIÈME MÉNESTREL.

Rien n'étonne (bis),
Nos fronts joyeux où rayonne,
La couronne
Qu'amour donne,

QUATRIÈME MÉNESTREL.

On le laurier
Du guerrier.

CHŒUR.

Fils de la gloire, etc.

LE VAUDEVILLE.

Avec quel plaisir je vous revois, aimables apôtres de la chanson!

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

O vous à qui je dois tout,
Gais desservans de mon temple,
Par la leçon et l'exemple
Prêchez le plaisir partout !

Trop long-temps sous un ciel sombre,
 Parmi des dangers sans ombre,
 La gaité ne fut qu'une ombre....
 Joyeux peuple Troubadour,
 Si jadis dans la Provence
 Vous lui dûtes la naissance,
 Faites que par vous en France
 Elle renaisse à son tour. (ter.)

PREMIER MÉNESTREL.

La gaité pourrait-elle s'éteindre dans notre patrie?

AIR : *Sous ces drapeaux des ris et des amours.*

Gais ménestrels et galans troubadours,
 Vénus, Bachus imploront nos secours;
 Sur nos lyres pour eux préluçons dès l'aurore;
 Puisqu'on chanta jadis et puisqu'on chante encore,
 On chantera toujours.

DEUXIÈME MÉNESTREL.

A noble dame, à belle sans atours,
 Francs chevaliers nous offrons nos secours;
 Nous chantons, nous fêtons Eglé, Constance, Isaure;
 Ce qu'on faisait jadis nous le faisons encore,
 Nous le ferons toujours.

TROISIÈME MÉNESTREL.

L'écho charmé répète tous les jours
 Du Béarnais la gloire et les amours;
 Ses hauts faits, ses chansons, aucun ne les ignore;
 Ce qu'il aime jadis le Français l'aime encore,
 Il l'aimera toujours.

QUATRIÈME MÉNESTREL.

Le luth galant qui chanta les amours,
 Célèbre aussi les guerriers troubadours;
 Il redit aux héros dont le monde s'honore;
 Le Français a su vaincre, il le saurait encore,
 Il le sau, a toujours.

Le père LAJOIE.

C'est fort ben dit, mais y n' faut pas croire qu'vous soyez les
 seuls qui chantiez.

AIR : *Nous nous marierons dimanche.*

De mon trisaïeul,
 A mon bisaïeul,
 Pas un seul
 Parent qui n' chante;
 De e' bisaïeul-là
 A mon grand-papa,
 Tout' ma génération chante;
 Mon pèr' chanta,
 Ma mèr' chanta,
 J' m'en vante;
 Mon oncl' chanta
 Plus d'une gamme à
 Ma tante,
 Ft suivant leur pas,
 Moi, je ne veux pas
 Qu'il soit dit que je déchanté.

LE VAUDEVILLE.

Voilà qui c's'appelle parler, et si tu veux je t'engage sous mes drapeaux.

Le père LAJOIE.

Comment si je l'veux !

THOMAS.

Et moi donc ?

TOUS.

Et moi, et moi, et moi.

LE VAUDEVILLE.

Vous tous, mes amis.

AIR : *Ahais, dépouillons nos pommiers.*

(Aux troubadours.)

Amis, prêtez-moi pour appai
Vos lyres et vos verres.

(Aux jeunes filles.)

Filles, je vous prends enjoud'hui
Pour mes trompes légères.

(Aux mères.)

Mamans, nous ferons
De vous des dragons.

UNE VIEILLE.

J'y suis accoutumée.

LE VAUDEVILLE, *aux vendangeuses.*

Vendangeurs gaillards
Sont mes hussards.

Le père LAJOIE, *frappant sur son ventre.*

Moi, j'rai l' gros de l'armée.

THOMAS.

C'est ça, morgué, et vienne l'ennemi.

Même air.

Prenez pour canons des flacons,
Et l'jour de la bataille,
Couplets, gais propos et bons mots
Seront notre mitraille.

V'la not' général,
Que notre arsenal
Soit au fond d'une tonau;
Tuons les soucis,
Tuons les ennuis,
Mais ne tuons personne.

TOUS.

V'la not' général, etc.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGETTE, MICHELETTE, JACQUOT,
JAVOTTE, CLAUDINE.

(On entend la ritournelle de l'air suivant.)

JACQUOT.

Pardon, excuse, messieurs, mesdames, c'est-i' pas ici qu'il y a
une fête ?

La mère BOBI.

Oui, mes amis, c'est la fête de not' epdrat.

Le père BOBI.

A laquelle nous avons joliment dansé autrefois ; mais chacun
son tour.

JACQUOT.

(A ses sœurs.) Là, vous voyez bien, vous autres ; (aux autres)
si j'avais voulu croire mes sœurs, j'aurais été vous chercher à un
quart de lieue d'ici.

Le père LAJOIE.

Ah ! ce sont-là tes sœurs ?

MICHELETTE, *faisant la révérence.*

Michelette.

GEORGETTE, *faisant la révérence.*

Et Georgette.

CLAUDINE.

Claudine.

JAVOTTE.

Et Javotte.

ENSEMBLE.

Pour vous servir, si j'en étions capables.

JACQUOT.

AIR du vaudeville des Auvergnats.

On dit comm' ça qu' dans vos campagnes
Vous répétez d' joyeux sons sons ;
Je v' nons du fin fond d' nos montagnes
Pour danser au bruit d' vos chansons.

J'ai dansé

Pour plus d'un' comtesse,

Pour plus d'un' duchesse

Qui n' m'a pas lassé.

Mon jarret une fois en cadence,

Battraît même un six au besoin,

Si toujours va qui danse

J'somm' ben sûr d'aller loin.

GEORGETTE.

Même air.

On trouva dès mon plus jeune âge,
 Qu'j'avions un joli filet d'voix,
 Et le serpent de not' village
 Me fit chanter plus d'une fois

Au château.

J'chantais la romance,

Et déjà j'commence

A chanter l'rondeau.

Dans l'duo, de ma voix touchante,

A Paris j'al plus d'un témoin ;

Si toujours va qui chante.

J'somm' ben sûr d'aller loin.

MICHELETTE.

M'trouvant un jour sus son passage,

Ma vieille en main trottant, à pié,

Un beau monsieur en équipage

M'dit : « De toi, belle j'prends pitié. »

Et là d'sus

I m'monte en voiture ;

Mais, hélas ! ça dure

Un an tout au plus ;

Puis un aut' me tirant d'la foule

D'son caross' me donne un p'tit coia ;

Si toujours va qui roule,

J'somm' ben sûr d'aller loin.

(*A chaque fin de couplet tous les trois dansent sur la ritournelle.*)

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, LA MÈRE MORIN.

La mère MORIN.

Gare, gare, gare ! les filles d'un côté et les garçons de l'autre.

THOMAS.

Hé ben ! qu'est-ce qu'il y a donc ?

La mère MORIN.

AIR : *Qu'une pauvre Fille est à plaindre.*

Placez-vous et restés en ligne,

C'est la consigne

Que j'vous donnons ;

Et tâchez qu'la fête soit digne

Du jour insigne

Que nous fêtons.

Prenez ces fleurs et ces festons.

De c' côté madam' s'avance ;

Drès qu' nous l'apercevrons,

An-d'vant d'elle aussitôt j' courrons ;

Puis, après la révérence,

Ensembl' j' lui parlerons

D' ses vertus, d' sa bienfaisance,

D' ses appas, et cétéra ;

Pais bredi bredi,

Le Vaudeville en vendanges.

D

Patati patata,
Après ça, après ça
Commencra
La danse.

THOMAS, aux menestrels.

J'vous d'mandons ben pardon pour c'te vieille bavardo-là; c'est la portière du château.

La mère MORIN.

Qu'applez-vous portière? concierge, monsieur, concierge. Place de confiance que madame la comtesse m'a donnée pour prix de mes anciens services; entendez-vous?

AIR, du vaudeville de *Partie Carrée*.

J'ai dix-huit ans....

MIRLITON, l'interrompant.

Vous avez dix-huit ans, ah! par exemple?

La mère MORIN.

Veux-tu bien te taire, petit drôle. (*Elle recommence.*)

J'ai dix-huit ans gardé son innocence,

Et déroué messieurs les séducteurs.

Mais à présent ma sage vigilance

La met à l'abri des voleurs.

Das c' nouveau d'voir tout mon zèle s'concentre;

J'gardais son cœur, je garde la maison,

Et jour et nuit je défions ben-qu'on entre

Sans ma permission.

TOUS, à la cantonade.

V'là madame la comtesse! v'là madame la comtesse!

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE, CATHERINE, suivies d'une partie des Habitans du village, DOUBLE-CROCHE, CORDE-CHASSE, LE BAILLI.

CHŒUR.

AIR du ballet de la *Dansomanie*.

D' sa bonté chaque jour

Nous donne un' preuve nouvelle,

Et chaqu' jour est pour elle

Un' preuve d' notre amour.

LA COMTESSE.

Par la plus douce chaîne,

Amis, à vous je tiens,

Et ma joie est certaine

Quand parmi vous je viens:

Toujours (*bis*) vos peines

Seront les miennes,

Toujours (*bis*) vos plaisirs sont les miens.

CATHERINE.

Toujours vos plaisirs sont les siens.

Madame la comtesse, v'là de gentils ménestrels et des savoyards

qui vont, si vous le permettez, vous donner un échantillon de leur savoir faire.

Le BAILLI.

Un moment, un moment, que je remplisse avant tout les fonctions de ma charge.

AIR de la Vaudreuil.

Belle comtesse. (Il cherche et ne trouve rien autre chose.)

Belle comtesse. (Même jeu.)

Belle comtesse. (Idem.)

Tout ce que je me rappelle, c'est que ça finissait par le temple de Mémoire. (On rit.)

La COMTESSE.

C'est bon, je vous devine, monsieur le Bailli, je vous dispense des complimens; la gaité des villageois est le plus bel éloge de la dame du village.

AIR de la Romance de Teniers.

Mes bons amis, ah ! bien loin de défendre

Que l'on se livre à de gais passetemps,

Je viens les voir comme une mère tendre

Vient se mêler aux jeux de ses enfans.

De vos plaisirs l'image n'est bien chère,

Je veux qu'on rie et qu'on chante au hameau,

Car le bonheur dont jouit la chaumière,

Double celui que l'on goûte au château.

CATHERINE.

Madame la comtesse veut-elle bien permettre que la fête commence ?

La COMTESSE.

Volontiers, mes enfans.

QUATUOR.

Musique de M. Doche.

UN METESTREL.

Dieu d'amour,

UN AUTRE.

Dieu des vers.

UN AUTRE.

Dieu de goût.

UN AUTRE.

Dieu d'air.

ENSEMBLE.

Viens à notre voix qui t'implore,

Viens prêter ton charme divin.

Ah ! le ménestrel qui t'adore

Pourrait-il t'implorer en vain ?

UN MENESTREL seul.

Que le délire

Qui nous inspire

Ait un sourire

Pour gage d'amour,
Simple espérance
Est récompense
De la constance
Du Troubadour.

ENSEMBLE.

Viens à notre voix, etc.

JACQUOT.

Maintenant j' demandons la permission de danser la bourrée.

TOUS.

Oui, oui, la bourrée !

DOUBLE-CROCHE, *accordant son violon.*

V'là l'orchestre. (à Cor-de-Chasse.) Dis-donc, Cor-de-Chasse, donne-moi le la.

COR-DE-CHASSE, *soufflant dans sa clarinette.*

Tiens, le v'là.

DOUBLE-CROCHE.

Comment veux-tu que je t'attrappe au vol ? file un peu ton son.

COR-DE-CHASSE, *souffle un peu plus long-temps.*

Tiens.

DOUBLE-CROCHE.

C'est ça, merci, respire à c't'heure, je t'tiens.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

MIRLITON.

C'est comme les canards de not' étang.

COR-DE-CHASSE.

Qu'appelles-tu, canard ?

AIR du Pas redoublé.

Y a' faut pas tant vous moquer d' nous
Ni de notre musique.

DOUBLE-CROCHE.

En fait d' ça persona', voyez-vous,
N' pent nous faire la nique.

COR-DE-CHASSE.

J' somm's nés musiciens, v'là pourquoi
Le ciel, soit dit sans r'proches,
M' fit l' dos en cor-de-chasse.

DOUBLE-CROCHE.

Et moi.

Les jamb's en doubles-eroches.

(Ils montent sur un banc ; Jacquot, Michelette et Georgette dansent la bourrée.)

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDENS, PIERRE ET PIERRETTE.

PIERROT.

Sauvons-nous, ma sœur, le v'là qui vient par ici.

AIR : Tu n'auras pas p'tit polisson.

Ah ! qu'il est drôle ce monsieur

Qui n' fait que boire,

Et qu'a la min' si noire !

Ah ! qu'il est drôle ce monsieur
En habit vert, jaune, blanc, rouge et bleu !
C'est qu'il fait comme ça (*Singant les mines d'Arlequin.*)
Et puis s's met d'là,
Et puis il s'arrête,
Puis i r'mu la tête,
Puis il fait des ronds,
Puis il fait des bonds,
L'chat noir de maman
N'est pas plus amusant.
Ah ! qu'il est drôle, etc.

LE VAUDEVILLE.

Le coquin aura du tout l'vin du pays.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ARLEQUIN, ivre.

ARLEQUIN, fredonnant.

Vive le vin, etc.

LE VAUDEVILLE

Te voilà dans un bel état.

ARLEQUIN.

Excusez, mon cher maître, j'ai voulu partager l'ivresse générale.

MIRLITON.

N'rougissez-vous pas.

ARLEQUIN, lui donnant un coup de batte.

Insolent... et puis d'ailleurs, j'ai pour principe de faire tout à propos.

AIR du vaudeville du Château et la Chaumière.

Je pleure aux tragédies,
Je chante aux grands repas,
Je ris aux comédies,
Je hâle aux opéras,
Je dors à l'audience,
Je chasse dans les bois,
A la noce je danse,
Aux vendanges je bois.

MIRLITON.

Il n'peut tant seulement pas se sou'nir.

ARLEQUIN.

Non ! eh bien ! pour vous prouver que je marche droit, je vais demander à madame la Comtesse la permission de danser une allemande. (*Il va au Bailli.*) Madame la Comtesse (*on rit et on la mène à madame la Comtesse*), avec votre permission.

LA COMTESSE.

Mes enfans, faites tout ce qui pourra contribuer à vos plaisirs, je les partagerai.

(*Arlequin va prier Catherine et Suzette. (Lazzi.) On danse l'allemande.*)

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Sauvage.

LE VAUDEVILLE.

Allons, troupe folâtre,
A Paris suivez-moi ;

Mon trône est un théâtre,
 Le plaisir est ma loi ;
 Eh ! youp !
 Le plaisir est ma loi,
 Mon septre est une lyre,
 Et tout Français sera,
 Oui dà (bis),
 Sujet de mon empire, } (bis.)
 Tant que l'on y rira. }

Le père LAJOIE.

Le vin fume et bouillonne
 Dans le brûlant pressoir,
 Le tambourin résonne,
 Buons jusqu'à ce soir,
 Eh ! youp !
 Buons jusqu'à ce soir ;
 Ne craignons pas l'ivresse,
 L'plaisir se soutiendra,
 Oui-dà,
 Se soutiendra sans cesse,
 Tant qu'on chancellera.

THOMAS.

Dès que ma soif s'arrête
 Mon sang est arrêté,
 Et dès qu' je r'perds la tête,
 Je r'trouve ma santé,
 Eh ! youp !
 Je r'trouve ma santé ;
 Médecin, apothicaire,
 Rhubarbe et quinquina,
 Oui-dà,
 Chez-moi ne f'ront que d'l'eau claire,
 Tant qu'on s'enivrera.

LA COMTESSE.

Que mon ame est rayie,
 Quand vous chantez gaiment ;
 « Courrons sur l'herb' fleurie
 « Le plaisir nous y attend,
 « Eh ! youp !
 « Le plaisir nous y attend »,
 Bons villageois que j'aime,
 Ici ce paisir-là,
 Oui-dà,
 Sera toujours le même
 Tant que je serai-là.

UN MENESTREL.

Le chant est pour les belles
 L'attrait le plus touchant,
 Et nos peiags cruelles
 Se calment par le chant,
 Eh ! youp !
 Se calment par le chant ;
 Il mène à la victoire,
 Et toujours on aura,
 Oui-dà,

Amour, plaisir, et gloire,
 Tant que l'on chantera.

UN MENESTREL.

J'aime ce diable à quatre,
 Ce Roi doux et vaillant,
 Qui sut boir, aimer, battre

Et régner en chantant,
 Eh ! youp !
 Et régner en chantant !
 La gaité dont s'enivre
 Son peuple qui l'alma ;
 Out-dà,
 Ne peut cesser de vivre,
 Tant que son nom vivra.

ARLEQUIN.

Dans une chansonnette,
 Nous drapons chaque soir,
 Jaloux, pédans, coquette,
 Faiseurs de drame noir,
 Eh ! youp !
 Faiseurs de drame noir ;
 Jamais, on peut m'en croire,
 Ces personnages-là,
 Out-dà,
 Ne chanteront victoire
 Tant qu'on chançonnera.

SUZETTE.

Au jeu d'escarpolette,
 J' sens l' cœur m' abandonner ;
 Quand j' danse sur l' herbette,
 Je sens mon pied tourner,
 Eh ! youp !
 Je sens mon pied tourner ;
 Fillett' perdra d' ses forces,
 Tant qu' ell' s' balancera,
 Out-dà,
 Et s' donn' ra des entorses,
 Tant qu' elle dansera.

JACQUOT.

De tournée en tournée,
 Le Savoyard finit
 Par voir qu' au bout d' l' année
 Son p' tit bien s' arrondit,
 Eh ! youp !
 Son p' tit bien s' arrondit ;
 C' est tout d' même à la ville,
 Et chaqu' mari rendra,
 Out-dà,
 Son terrain plus fertile,
 Tant qu' il voyagera.

JAVOTTE.

Libres d' inquiétudes,
 Les montagnards contents
 Tiennent aux habitudes
 De leurs pauvres parens,
 Eh ! youp !
 De leurs pauvres parens ;
 De la vieille d' sa mere
 Michelette hérita,
 Out-dà,
 Et sa fortune est claire,
 Tant qu' elle en touchera.

CLAUDINE.

De mon triangle on aime
 Le p' tit son argentia,
 Avec un' joie extrême

On écout' son tintin ;
Eh ! youp !
On écout' son tintin ;
D'puis dix ans ma main sâre
Fait ce carillon-là...

Oui-dà ,
Et j' s'rai toujours en m'sure
Tant qu'elle le fera.

MICHELETTE.

Quand ma main glisse et vole
Sus mon p'tit tambourin ,
Zeste une gaité folle ,
Met tous les cœurs en train ,

Eh ! youp !
Met tous les cœurs train ;
J'en ai vu plus de quatre
Se prendre à c'roul' ment-là ,

Oui-dà ,
Et j' les verrai tous battre
Tant qu' mon tambour battra.

GEORGETTE.

Ma petite marmotte
Est mon seul gagne pain ,
Avec elle je trotte
Chantant soir et matin ,

Eh ! youp !
Chantant soir et matin ;
Not' gaité naturelle
Tous les deux nous lia ,

Oui-dà ,
Et je sant' rai comme elle
Tant qu'elle sautera.

La mère MORIN.

Le seul mot d' mariage
M'a toujours fait sauver ,
Le repos en ménage
Est si rare à trouver !

Et ! youp !
Est si rare à trouver !
Avec toute la terre
En vain la paix se f'ra ,

Oui-dà ;
J'aurons toujours la guerre
Tant qu'on se mariera.

MIRLITON.

Pas d' danger que l'on pleure
Tant qu'on sera content ;
Pas d' danger que l'on meure
Tant qu'on s'ra bien portant ,

Eh ! youp !
Tant qu'on s'ra bien portant ;
Pas d' danger pour la pluie ,
Tant que l' soleil brill'ra ,

Oui-dà ,
Pas d' danger qu'on s'ennuie
Tant qu'on s'amusera.

CATHERINE, au Public.

J'ons l'heureuse espérance
Qu' vous viendrez en amis
Embellir d' vot' présence
Mes nocés à Paris ,

Eh ! youp !
Mes nocés à Paris ;
Tout contrat d' mariage
Que l' Vaudeville fera ,

Oui-dà ,
Du honneur s'ra l' présage
Tant qu' vot' main le sign'ra.

20 JY 63

F I N.